

Orlando, ou la sale vérité de l'homophobie

Analyse

JEAN BIRNBAUM
Le Monde des livres

CE QUI EST INSUPPORTABLE À L'HOMOPHOBIE, CE N'EST PAS LE PLAISIR FUGACE, C'EST L'AMOUR DURABLE

Au lendemain du massacre d'Orlando, le pire attentat homophobe jamais perpétré, un Tweet de François Hollande a suscité l'ire des réseaux sociaux. Il disait ceci : « *L'effroyable tuerie homophobe d'Orlando a frappé l'Amérique et la liberté. La liberté de choisir son orientation sexuelle et son mode de vie.* » Devant la levée de boucliers de ceux qui considèrent que l'homosexualité ne saurait être tenue pour un « choix », le président de la République a dû (chose rare) supprimer son Tweet avant d'en poster un nouveau : « *La tuerie homophobe d'Orlando a frappé l'Amérique et la liberté: la liberté de vivre son orientation sexuelle et de choisir son mode de vie.* » Mais si la brève polémique s'est concentrée sur l'expression « choisir son orientation sexuelle », on a moins remarqué que, dans son second Tweet, M. Hollande a conservé l'essentiel : ce qui a été visé à Orlando, persistait-il, c'est un « mode de vie ».

Or ces mots-là sont plus pertinents qu'on ne le croit. Ils s'inscrivent dans une forte tradition qui permet, par contraste, de saisir la vérité de l'homophobie. Cette tradition, c'est par

exemple celle de Michel Foucault (1926-1984). En 1981, le philosophe publiait dans le journal *Gai Pied* un entretien intitulé « De l'amitié comme mode de vie ». Il y raillait une « espèce d'image propre de l'homosexualité », qui réduit cette dernière au cliché de deux garçons se rencontrant au coin d'une rue, s'accouplant à la va-vite et se séparant aussitôt. Par son obscurité hâtive, ce scénario « propre » rassure.

Plus inquiétante s'avère la perspective que deux garçons puissent nouer un lien d'affection durable. « *Je pense que c'est cela qui rend "troublante" l'homosexualité : le mode de vie homosexuel, beaucoup plus que l'acte sexuel lui-même* », concluait Foucault. Prenant ses distances à l'égard d'un certain discours de la « libération sexuelle », Foucault insistera sur ce « mode de vie » gay : à la caricature des rapports charnels précipités, il préférera « *le sourire de deux garçons qui se donnent la main* », résumait Didier Eribon dans ses *Réflexions sur la question gay* (Fayard, 1999).

Quelques années plus tôt, Foucault avait appuyé cette idée avec le témoignage d'un jeune vacancier : un groupe de campeurs adeptes proclamés de « l'amour libre » s'étaient montrés ulcérés, non pas tant que deux garçons aient passé la nuit sous le même duvet, mais que le lendemain ils fassent preuve d'un réel attachement l'un pour l'autre. « *Le point où la résistance s'est faite chez les autres, ce n'était pas qu'ils aient couché ensemble, pour dire les choses crûment que l'un ait enculé l'autre, ce*

n'était pas ça qui était intolérable, mais c'était que le lendemain matin ils se tiennent par la main, c'était que, pendant le déjeuner, ils s'embrassent », remarquait le philosophe.

De ce point de vue, l'entreprise sanglante d'Omar Mateen, le tueur d'Orlando, est emblématique. D'après son père, il n'avait pas supporté la vue de deux hommes s'embrassant dans les rues de Miami. De même, comme bien d'autres loups homophobes, Mateen a frappé un lieu emblématique du « mode de vie » gay : une discothèque. « *On prenait juste tous un verre. C'était peu après 2 heures. On se disait au revoir. J'embrassais tout le monde. C'était une belle soirée. Pas de drame, juste des sourires, des rires* », a raconté un jeune rescapé du carnage. Danser? Faire la fête? Sourire? S'embrasser? Voilà l'intolérable, l'abomination qui doit être châtiée.

SURENCHÈRE DE LA HAINE

En 1997, une bombe explosa à l'Otherside Lounge, une boîte de nuit lesbienne d'Atlanta. En 2013, un homme mettait le feu au Neighbors, boîte de nuit gay de Seattle. On pourrait citer bien d'autres cas dans le monde, notamment au Proche-Orient, que le *Dictionnaire de l'homophobie* dirigé par Louis-Georges Tin (PUF, 2003) définissait comme « *le lieu le plus horrible qui soit pour les homosexuels* », bien avant que l'Etat islamique ne commence à jeter les homosexuels (ou présumés tels) du toit des immeubles. Un peu partout dans la ré-

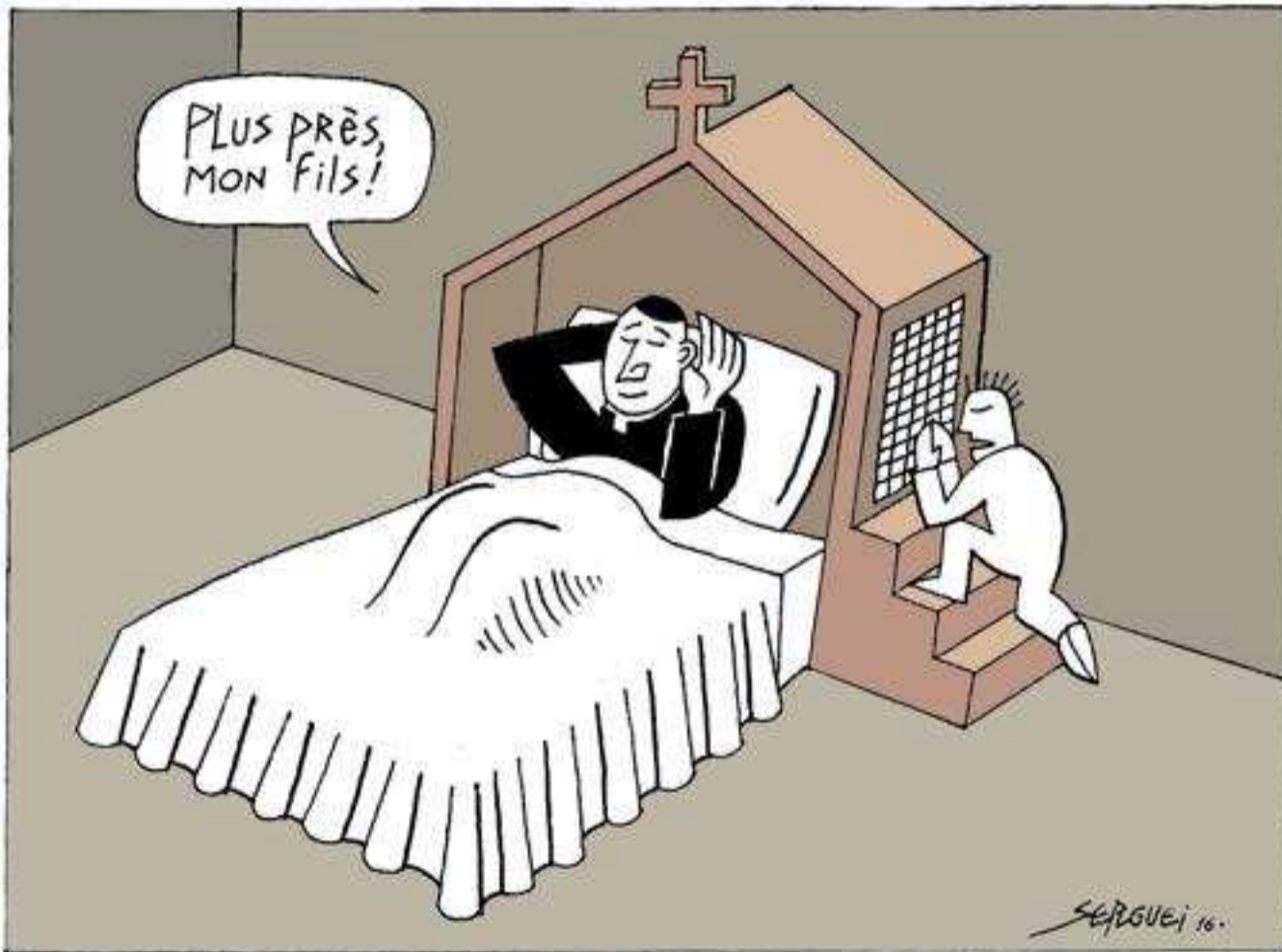
gion, l'homophobie est omniprésente, orchestrée par les Etats. En 2001, c'est encore un dancing, le Queen Boat, qui a donné son nom à l'une des rafles les plus féroces, durant laquelle la police égyptienne arrêta cinquante-deux hommes avant de les enfermer dans une cage et de les torturer.

Dans ces épisodes, il n'est jamais à exclure que les bourreaux soient eux-mêmes travaillés par quelque désir homosexuel. C'est un phénomène vieux comme la haine (de soi, des origines, de l'identité...), et on ne compte plus les gays homophobes, ou les juifs antisémites, qui donnent dans la surenchère haineuse pour mieux se plier à l'exécution commune. L'essentiel est ailleurs : ce qui est insupportable à l'homophobe, quelles que soient ses propres pratiques, ce n'est pas que deux personnes du même sexe prennent ensemble un plaisir fugace, c'est qu'ils s'aiment durablement, comme tout le monde.

C'est là que se porte le véritable interdit, et parfois la vraie terreur. Voici ce qu'on pourrait appeler la sale vérité de l'homophobie, par opposition à ce que Foucault nommait « *l'image propre de l'homosexualité* » : si cette dernière dérange, c'est moins comme plaisir dissident que comme alliance quotidienne, comme « mode de vie » qui s'inscrit à travers des gestes ordinaires. Sourire. S'embrasser. Danser. ■

birnbaum@lemonde.fr

La honte de l'Eglise | PAR SERGUEI



POLITIQUE | CHRONIQUE DE FRANÇOISE FRESSOZ

L'épreuve du feu

Aucune trêve, aucun répit, aucune décompression ne seront donc autorisés sous ce quinquennat qui devait pourtant être dominé en juin par la fête, celle de l'Euro 2016, avec ce message subliminal : « La France va mieux ! » Au lieu de quoi la tragédie, qui restera la grande marque des années Hollande. La tragédie nourrie par la violence. Une violence multiforme qui a pour nom « terrorisme », « hooliganisme » ou « casseurs ».

Certes, l'amalgame est facile, mais, à cause de l'implacable enchaînement des faits, cette semaine, tout le monde s'y complait. A commencer par la droite qui, talonnée par l'extrême droite et excitée par sa propre compétition interne – pas moins de douze candidats déclarés à la primaire! –, ne s'embarrasse plus d'aucun scrupule. Enterré le semblant d'unité nationale face au terrorisme, place à la surenchère pour tenter d'achever un pouvoir usé jusqu'à la corde par quatre années d'épreuves. Et c'est à qui réclamera l'enfermement des personnes radicalisées (Eric Ciotti) ou une « vraie loi d'exception » con-

tre les fichés S (Laurent Wauquiez) ou encore le rétablissement des peines planchers pour « toute personne qui porte atteinte à l'intégrité physique d'un représentant de l'autorité publique portant un uniforme » (Nicolas Sarkozy). Sans compter, dans la foulée des incidents qui se sont produits à Paris le 14 juin, l'interdiction des rassemblements publics et la poursuite en justice des syndicats organisant les manifestations qui dégénèrent (le même Nicolas Sarkozy). A chaque jour sa nouvelle injonction.

La bataille de la rue

Comment résister à pareille avalanche? Mais c'est précisément à l'épreuve du feu qu'un pouvoir se révèle et ce qui émane ces derniers jours de l'exécutif, décrit comme si faible, est plutôt rassurant : aucune mollesse face à la violence, mais aucune panique non plus. La prise en compte de la gravité des attaques terroristes mais le refus de basculer dans un régime d'exception. Le sang-froid et la raison opposés à ceux qui perdent un peu trop vite leurs nerfs et s'assoient un peu trop facile-

ment sur les principes démocratiques. Le tout assorti d'un discours de vérité qui fait dire au premier ministre que « *la France va connaître de nouvelles attaques* ». Sur la ligne de crête, l'exécutif ne bascule pas. Il a des principes et s'y tient.

Mais, pour que son discours soit crédible, encore faut-il que le pouvoir ne se rende coupable d'aucune faiblesse électorale. D'où le durcissement de ton à l'égard de la CGT qui, au terme de la neuvième journée de mobilisation contre le projet de loi travail, se retrouve Gros-Jean comme devant. Au nom des débordements qui ont émaillé la manifestation parisienne de mardi, ciblant un hôpital pour enfants ou encore un institut pour aveugles, Manuel Valls comme la centrale syndicale de ne plus organiser de manifestation à Paris. François Hollande se réserve le droit d'interdire les rassemblements « *si les conditions de sécurité des biens et des personnes ne sont pas garanties* ». C'est ainsi que la CGT a perdu la bataille de la rue. Et la bataille tout court. ■

fressoz@lemonde.fr

Rome-Brindisi, la voie de l'Histoire



VIA APPIA
Jacques de Saint Victor,
éd. des Equateurs,
« Equateurs Littérature »,
310 pages, 21 euros

Le livre

D'abord, il a voulu la parcourir à pied du pas lent du marcheur. La chaleur de l'été romain et la laideur des faubourgs de la Ville éternelle l'ont découragé. C'est finalement en voiture, au volant d'une bonne vieille Fiat, que Jacques de Saint Victor, profitant de ce que sa compagne, députée du Parti démocrate, était retenue au Parlement, a décidé de réaliser un vieux projet : descendre la Via Appia, « *la route des routes, la première de toutes les voies romaines, la reine* » de Rome à son terminus de Brindisi.

Descendre la Via Appia, c'est aussi descendre dans les bas-fonds de l'Italie. Si elle fut empruntée au cours des siècles par les éléphants d'Hannibal, les esclaves révoltés de Spartacus, les chars des Césars et des Augustes, les croisés en route pour la Terre sainte et les flâneurs du Grand Tour, elle ne fait plus recette. Aujourd'hui, la route des routes plonge le promeneur au cœur des problématiques italiennes. « *Depuis la crise des subprimes, écrit l'auteur, la majorité des habitants du Mezzogiorno, y compris les mieux pourvus, vivent dans la crainte d'être traités un jour comme leurs voisins grecs. Le Mezzogiorno, c'est le caillou dans la botte d'une Italie qui prétend être le bon élève de la modernisation. Et personne ne s'en préoccupe. La Via Appia est un berceau et une fin.* »

LE CRI D'UN AMOUREUX

Le propos peut paraître outré, tant l'Etat a dépensé d'argent depuis l'unité de l'Italie pour ramener le Sud, en perpétuel décrochage – économique, démographique, moral –, au niveau du Nord. Mais il est aussi le cri d'un amoureux parfois découragé mais sans cesse reconquis par l'objet de sa passion. Terre de Mafia, de combines, de crime, le Sud fut aussi le creuset d'un idéal de civilisation. Jacques de Saint Victor sait tenir les deux bouts de la chaîne, entre sa passion et son dégoût parfois.

C'est ainsi qu'au fil des kilomètres, la Via Appia devient peu à peu pour l'auteur-voyageur la métaphore de l'histoire italienne, voire de l'Europe. Au gré de son tracé, cette quasi-ligne droite reliant la Méditerranée à l'Adriatique nous rappelle ce que furent la gloire d'une époque et sa disparition. « *Est-ce la fatalité de tout processus unitaire, l'asservissement du Sud par le Nord?* » s'interroge Jacques de Saint Victor. Auquel cas, répond-il : « *La France aurait de quoi s'inquiéter: elle ne se situe pas du bon côté de la diagonale.* »

Jacques de Saint Victor nous trimballe sur le siège arrière de son véhicule, en passager attentif et curieux. Littéraire, historique et politique, le voyage s'achève aux premiers jours d'août, quand l'Italie tout entière oublie ses problèmes dans le farniente. A quelques kilomètres des plages du Salento, là, une femme de 40 ans est morte d'épuisement en cueillant les premiers raisins. ■

PHILIPPE RIDET (ROME, CORRESPONDANT)